

L'Orient d'Alexandre

Dans son étude sur « L'Occident médiéval et l'Océan Indien », Jacques Le Goff rappelait naguère combien l'océan indien, imaginé et représenté comme espace fermé, ou plutôt assimilé à Oceanus, le fleuve circulaire qui entoure et clôture le monde sur les cartes médiévales, avait été pour les hommes de ce temps « un réceptacle de rêves, de mythes, de légendes »¹. Les encyclopédies médiévales, en latin puis en langue vernaculaire, font en effet une très large place, dans leurs descriptions d'*Asia*, de la troisième et plus vaste partie du monde, à l'Inde et à ses merveilles. Chez Isidore de Séville, qui fixe pour l'Occident médiéval le modèle canonique de la description du monde, l'évocation de l'Inde (qui fait bien entendu partie de l'Asie) suit immédiatement celle du Paradis terrestre² dont elle semble presque la prolongation par sa fertilité et ses richesses multiples et mystérieuses que défendent cependant des monstres redoutables :

5. India vocata ab Indo flumine, quo ex parte occidentali clauditur. Haec a meridiano mari porrecta usque ad ortum solis, et a septentrione usque ad montem Caucasum pervenit ; habens gentes multas et oppida, insulam quoque Taprobanen gemmis et elephantis refertam, Chrysam et Argyren auro argentoque fecundas, Tilen quoque arboribus foliam numquam carentem. 6. Habet et fluvios Gangen et Indum et Hypanem inlustrantes Indos. Terra Indiae Favonii spiritu saluberrima in anno bis metit fruges : vice hiemis Etesias patitur. Gignit autem tincti coloris homines, elephantos ingentes, monoceron bestiam, pisttacam avem, ebum quoque lignum,

1 — J. Le Goff, « L'Occident médiéval et l'océan indien : un horizon onirique » dans *Pour un autre Moyen Age*, Gallimard, 1977, 280-298.

2 — Une exception notable est le *Livre du Trésor* de Brunetto Latini dans lequel le Paradis terrestre est rapidement évoqué à l'extrême fin de la description de l'Inde (éd. F. Carmody, Ch. CXXII, 26, p. 114).

et cinnamum et piper et calamum aromaticum. Mittit et ebur, lapides quoque prestiosos : beryllos, chrysoprasos et adamantem, carbunculos, lychnites, margaritas et uniones, quibus nobilium feminarum ardet ambitio. Ibi sunt et montes aurei, quos adire propter dracones et gryphas et inmensorum hominum monstra impossibile est³.

Passage obligé des encyclopédies, le motif de la description de l'Inde a été également très tôt associé à l'histoire d'Alexandre. *L'Anabase* d'Arrien⁴ en donne ainsi au 1^{er} siècle après Jésus-Christ une version quasi scientifique : mais ce n'est pas cette dimension qui a prévalu dans les textes tardifs et très accueillants aux traditions légendaires par lesquels le Moyen Age a connu l'histoire du conquérant. Le texte source le plus important en l'espèce est en effet la Lettre d'Alexandre le Grand à son maître Aristote, texte qui a circulé de manière indépendante mais qui a été également intégré à deux relations tardives de l'histoire d'Alexandre, elles-mêmes dépendantes de la version grecque intitulée le Pseudo-Callisthènes : l'*Épitome* de Julius Valerius et l'*Historia de Praeliis*⁵. Or, comme le rappelle R. Wittkower dans son article pionnier sur les *Marvels of the East*⁶, dans la mesure où ces récits ont été tenus au Moyen Age comme véridiques, ils ont fourni aux historiens et à leurs lecteurs, au moins jusqu'au XIII^e siècle sinon au-delà, une bonne part de leurs informations sur l'Inde et plus généralement sur l'Orient⁷. Alexandre n'est-il pas celui qui, relayant et dépassant l'exploration mythique menée par Hercule et Liber (Dionysos), a ouvert un monde qui, jusqu'alors, s'achevait aux *bornes Arcu*, ces bornes mêmes que, dans un magnifique lapsus, certains textes médiévaux — et la branche III du *Roman d'Alexandre* elle-même — appellent les *Bonnes Artu*⁸ ?

Dans l'ensemble textuel aussi vaste que complexe que constituent à la fin du XII^e siècle les différentes versions du *Roman d'Alexandre*,

3 — Isidore de Séville, *Etymologiae*, XIV, 3 (De Asia).

4 — Voir Arrien, *Histoire d'Alexandre, L'Anabase d'Alexandre le Grand traduit du grec par P. Savinel suivi de Flavius Arrien entre deux mondes par P. Vidal-Naquet*, Editions de Minuit, 1984.

5 — Sur la genèse et le développement de la légende d'Alexandre et sur les versions françaises du roman voir P. Meyer, *Alexandre le grand dans la littérature française du Moyen Age*, 2 vol., 1886, George Cary, *The Medieval Alexander*, Cambridge, 1956, et la mise au point de Jean Frappier, « Le Roman d'Alexandre et ses diverses versions au XII^e siècle », dans *GRLMA IV/I*, 149-167.

6 — R. Wittkower, « Marvels of the East, A Study in the History of Monsters » dans *Journal of the Wartburg and Courtald Institute*, 5, 1942, 151-197.

7 — *L'Historia orientalis* de Jacques de Vitry consacre ainsi un développement aux merveilles de l'Inde et évoque la consultation par Alexandre des arbres oraculaires (voir Claude Buri-dant, *La traduction de l'Historia orientalis de Jacques de Vitry*, Klincksieck, 1986, 135-138).

8 — Voir par exemple les vv. 2147-8 de l'édition de référence citée infra n. 9 : *Car veoir veut les bonnes, se il n'a encombrer, / Que Artus avoit fait en Oriant fichier*. Voir également R. Weeks, « *Bornes Artu* », dans *Mélanges Picot*, t. I, 209-213.

la description de l'Inde et plus généralement de l'Orient se lit soit dans la branche III de la version d'Alexandre de Paris — le texte que j'étudierai principalement — soit dans le *Roman de Toute Chevalerie* de Thomas de Kent, version anglo-normande également datée de la fin du XII^e siècle⁹. Il va de soi que ces descriptions sont destinées à exciter et à satisfaire la curiosité du public médiéval et qu'elles sont à ce titre parmi les toutes premières manifestations de l'exotisme littéraire en langue vernaculaire. Mieux que les descriptions statiques d'objets merveilleux ou de villes splendides¹⁰ proposées par les autres romans antiques, l'évocation de l'Orient, ici liée à la démarche même du héros, devait provoquer l'émerveillement mais aussi la fascination et l'émotion d'un auditoire à qui elle permettait de repasser sur les traces mêmes du conquérant du monde.

Mais la description des merveilles de l'Orient dans l'*Alexandre* — et les deux visées se superposent et se complètent — participe aussi de la tendance encyclopédique qui parcourt à la même date l'ensemble du roman antique. Le *Roman de Thèbes* le premier et, un peu plus tard, le roman d'*Athis et Prophilias*, recourent au motif de la description de la tente pour donner une *imago mundi* qui est aussi une histoire du monde¹¹. Benoît, dans le *Roman de Troie*, prend prétexte de l'entrée en guerre des Amazones pour faire une première ébauche — dans un « roman » — de « Devisement » du monde¹² et annoncer en même temps un projet de géographie générale. Et si, plus habile peut-être, la version d'Alexandre de Paris intègre la description à la progression guerrière de son héros, la version de Thomas de Kent accentue délibérément la dimension encyclopédique du récit en suspendant la narration pour évoquer selon Jérôme, Solin, et d'autres auteurs encore, les merveilles de l'Inde¹³.

Mon intention cependant n'est pas de revenir sur l'étude de ces merveilles, sur leurs sources, leur influence sur l'iconographie et sur les encyclopédies ultérieures etc. mais d'envisager plutôt ce que j'appellerai « l'Orient d'Alexandre ». Je voudrais voir comment, à partir de

9 — Toutes les citations de la version d'Alexandre de Paris sont tirées de l'éd. E.C. Armstrong et alii, *The Medieval French Roman d'Alexandre*, vol. II, *Version of Alexandre de Paris, Text*, (Princeton 1937) à compléter par vol. VI, *Introduction and notes to Branch III prepared by A. Foulet* (Princeton 1976). Pour le *Roman de toute Chevalerie* voir l'éd. B. Foster et I. Short, 2 vol., *ANTS*, 1976-1977.

10 — Voir par exemple dans la Br. I la description de la tente d'Alexandre (vv. 1948-2070) ou, dans la branche III, celle du palais du roi Porrus (vv. 880-950) ou encore celle des automates (vv. 3393-3400).

11 — Voir, pour le *Roman de Thèbes*, la description de la tente d'Adraste, vv. 4217-4302 (éd. G. Raynaud de Lage *CFMA* Champion 1966) et dans *Athis et Prophilias* la description de la tente du roi Bilas vv. 5609-6066 (éd. A. Hilka Dresden 1912).

12 — La description de Benoît se lit aux vv. 23127-23302 du *Roman de Troie* (éd. L. Constans *SATF*), l'annonce du livre à venir aux vv. 23204-23214.

13 — Voir dans l'édition citée supra les lignes 242-263.

la version d'Alexandre de Paris, un espace emprunté, et déjà aménagé par les traditions littéraires et/ou « scientifiques », se resémantise sous le regard et dans l'action du protagoniste du récit.

Telle qu'elle se présente dans la branche III, l'expédition d'Alexandre *es desers ou a tante merveille* puis en Inde est d'abord une sorte de « supplément » aux conquêtes proprement dites, de détour inspiré par le seul désir de la découverte. Alexandre a en effet triomphé de Darius, puis de Porrus, le roi de l'Inde, qui s'offre à lui servir de guide et à l'aider de ses immenses et multiples ressources. Et ce n'est qu'au terme de son périple en Inde que le héros entend mener à bien ses ultimes conquêtes :

Je conquerrai Egipte jusqu'a la mer vermelle
Et prendrai Babilone se ma gens le conseil,
Car avoir veul la tor qui vers le ciel torelle,
S'ocirrai le serpent q'on dist qui tous jors veille

(v. 2300-3)

Conquêtes que parachèvera l'annexion très pacifique du royaume des Amazones¹⁴.

Il est d'autre part significatif que la découverte du monde qu'envisage Alexandre est d'emblée placée sous le signe de la *largesse*. Dans une série de laisses parallèles qui, selon les éditeurs¹⁵, seraient une interpolation — ce qui signifie donc l'importance qu'attache à ce motif cette version du récit — Alexandre rappelle longuement les dangers auxquels s'expose un roi *aver*. Les paroles du héros développent bien entendu un thème qui est énoncé dès le début de la branche, par Aristote lui-même¹⁶, et qui est repris dans les *planctus* que prononcent les lieutenants d'Alexandre sur le corps du héros¹⁷. L'éloge de la largesse est de surcroît tout à fait conforme à l'idéal médiéval du prince comme distributeur des richesses¹⁸. Mais l'ampleur qui lui est donnée dans ce contexte précis semble bien théoriser ce que va mettre en pratique Alexandre : mener une expédition que motivent le seul désir, la seule générosité de voir et de savoir, d'ouvrir le monde, pour soi et pour les autres ; une expédition qui n'aura d'autre finalité qu'elle-même et dont l'instigateur reviendra d'ailleurs les mains vides.

Pour qui sait transgresser les bornes et les tabous et n'a pas peur des monstres que l'Orient fait ça et là ressurgir pour dérouter les envahisseurs, cet espace est de prime abord accessible et ouvert. Dépasser les *bonnes Artu*, les limites posées par les dieux eux-mêmes, n'exige finalement que des efforts physiques. Une fois franchi le pas, le dan-

14 — Voir *éd. cit.* laisses 425-450.

15 — *Ed. cit.*, laisses 2 et 3.

17 — *Ed. cit.*, Branche IV, laisses 35 et ss.

18 — Voir les vv. 570-620 de l'éd. F. Lecoy de *Guillaume de Dole*, CFMA, Champion 1962).

ger se révèle inexistant. Comme le rappelle en riant Alexandre à Porrus et à Tholomé, l'homme, voire une simple bête de somme, l'emportent en audace sur les dieux :

Devant nos gardons bien, car derrier sont li dé!
 Ne se fierent gaires en lor grant deïté
 Qant por un seul mal pas furent espoënté
 Qu'il ne passerent outre, ains s'en sont returné ;
 Nous n'avons cel roncin qui n'i ait traversé !

(v. 2380-84)

Mais la revanche de l'Orient est insidieuse : elle ne se limite pas en effet au seul surgissement des troupes d'éléphants, danger dont triomphe Alexandre grâce à son ingéniosité, à sa capacité d'improvisation¹⁹. Elle est dans la manière même dont cet espace ne s'ouvre que pour aussitôt se refermer sur lui-même. La terre au-delà des bornes est à tel point molle, privée de toute consistance²⁰, qu'Alexandre ne peut poursuivre plus avant. Pour la première fois il lui faut repasser sur ses propres traces, quitte à reprendre aussitôt sa marche vers un autre mirage.

Tel qu'il se dévoile progressivement sous le regard du héros, tel que le laisse présager l'épisode initial des bornes du monde et sa fin déceptive, l'Orient est en effet un espace circulaire que l'homme peut pénétrer mais où il ne fait que tourner en rond. Le conquérant n'y procède pas d'annexion en annexion que viendrait signifier, comme ailleurs, la construction de cités nouvelles²¹. Il s'use en un perpétuel mouvement de va-et-vient, abandonnant, sitôt découverts, des lieux que n'a même pas modifiés sa présence. Une conquête, ou plutôt une brève rencontre, est ici significative : celle de la forêt qui abrite un *vergier de grant antiquité* (v. 3299) et où vivent les très accueillantes filles-fleurs. Ouvrir ce lieu clos, qui possède toutes les caractéristiques du Paradis terrestre²², où l'on peut guérir toutes les blessures et satisfaire tous les désirs des sens, ne nécessite que de dissiper les enchantements qui le protègent. Or, casser les automates qui en gardent l'accès, mettre en évidence leur nature diabolique²³, ressortit à la tâche ordinaire du conquérant. Tâche que poursuit également à la même époque, mais dans un espace autre, le chevalier arthurien, libérant le monde des entraves que lui ont mises les forces du mal, de

19 — *Ed. cit.* laisse 143.

20 — *Ed. cit.* laisse 144.

21 — La seule ville construite dans la Branche III durant l'expédition en Orient est une ville à la mémoire de Bucéphale (laisse 228), mis à mort par le roi Porrus.

22 — Voir la description dans les laisses 189-191.

23 — Lorsque l'un des deux enfants automates est tombé à l'eau où un « poisson » l'engloutit, *ne puet durer li autres, c'or li failli li piés. / Uns diables l'en porte qui forment en fu liés, / Les gambes li peçoie, les bras li a brisiés* (vv. 3440-3442).

toutes les mauvaises coutumes qu'elles ont instituées, de toutes les zones d'ombre qu'elles y ont délimitées.

Pourtant l'ombre, ici, subsiste, nécessaire au cycle de la vie, au ressourcement du monde. Les filles-fleurs se donnent avec ardeur, du moins le croient-ils, aux soldats d'Alexandre :

« Nule riens ne lor faut, ains ont de tout assés
Fors compaignie d'omes et si'nest grant plentés.
Or sejornons o eles, molt nos ont desirrés ».

(v. 3385-7)

Le héros, comme il se doit, se saisit de la plus belle, celle qui semblait une fée et dont il voudrait faire une reine (vv. 3492-3508)... Mais il ne saurait cueillir ni même posséder la fille-fleur qui ne peut jouir d'une perpétuelle jeunesse et s'accorder sans fin au cycle du temps²⁴ qu'à condition de rester dans l'ombre de la forêt :

« Gentieus rois, ne m'oci, franche chose honoree,
Car se g'iere plain pié de la forest getee,
Qu'eüsse une des ombres seulement trespassee,
Sempres seroie morte, tels est ma destinee ».

(v. 3501-4)

Littéralement donc, l'Orient ne peut être « transplanté » ni s'ouvrir à la pleine lumière. Il reste la part d'ombre où l'homme a quelque chance sans doute d'assouvir ses désirs, mais sans jamais les perpétuer et les enraciner ailleurs.

Pas plus qu'il n'a pouvoir d'arracher à l'Orient la fille-fleur symbole d'une éternelle jeunesse, Alexandre ne peut lui ravir le secret de l'immortalité. Il découvre sans doute, avec l'aide des *deus viellars yndiens* (v. 3188) trouvés dans les *desers* et qui lui servent de guide, les trois fontaines *faees* (v. 2990). L'une est capable de rendre à quiconque s'y baigne un corps de trente ans ; l'autre a le pouvoir de ressusciter les morts, et la troisième assure l'immortalité. Mais des deux premières, le héros n'a encore nul besoin. Et la fontaine d'immortalité — la seule qui lui importerait — lui est ravie par l'un de ses hommes, cet Enoc qui paie son crime d'un supplice exemplaire, scellé pour l'éternité dans un *piler* (v. 3103), comme jadis un autre et célèbre voleur des secrets des dieux.

Ni l'eau *faee* des fontaines ni la terre ombreuse de la forêt des filles-fleurs ne permettent ainsi au conquérant de l'espace de s'assurer la maîtrise du temps. Mieux encore, ce qui devient très vite l'objet principal de sa quête²⁵, ces deux arbres

24 — A la demande d'Alexandre : *Ou ont eles trouvé jovent qui tant lor dure, / qant je n'i ai trouvé tombe ne sepulture ?* (vv. 3528-9), les deus sages indiens répondent : *A l'entree d'yver encontre la froi-dure / Entrent toutes en terre et müent lor faiture, / Et quant estés revient et li biaux tans s'espure, / En guise de flors blanches vienent a lor droiture* (vv. 3531-4).

Qui cent piés ont de haut et de grosse sont per.
 Li solaus et la lune les ont fais si sacrer
 Qu'il sevent tous langages et entendre et parler
 Et tout d'ient a home quanque il veut penser
 Et qu'avenir li est et qu'il a a passer.

(v. 3722-26)

et les paroles qu'ils lui murmurent insistent sur cette impossible maîtrise.

En révélant l'ignominie de la naissance, la bâtardise, la faute de la mère et l'horrible supplice qui l'attend²⁶, les arbres oraculaires éradiquent à tout jamais l'arbre généalogique et l'implantation au monde de celui qui l'a pourtant conquis. Et dans le temps même où ils font voler en éclat le mythe d'origine, ils dévoilent l'absence d'avenir et l'impossible retour, ressourcement, dans la terre natale :

La vois qui ist des arbres dist au roi : « Que feras ?
 Onques ne fu vaincus ne ja ne le seras,
 Et si criem morir d'armes, ja mar en douteras.
 A un an et set mois en Babiloine iras ;
 Mais enterra li mois quant tu i parvenras
 Ne ja outre cel mois un seul jor ne vivras.
 Sire seras du mont et a venim morras.

(v. 3801-7)

A la différence peut-être de l'autre monde celte, l'Orient d'Alexandre ne paraît ainsi prodiguer ses merveilles que pour mieux en montrer le caractère déceptif. Il ne s'offre que pour mieux se reprendre et, pour avoir tenté d'y dérober le secret de son origine et le secret de sa mort, Alexandre n'y semble finalement confronté qu'à sa honte et à son impuissance future.

Un épisode, que l'on pourrait appeler, en reprenant le terme au *Lancelot en prose*, l'épisode du *Val sans retour*, vient cependant nuancer, et presque d'entrée de jeu²⁷, cette vision. Il se situe, semble-t-il, car le déroulement spatio-temporel de l'expédition est assez difficile à suivre avec précision, avant l'entrée en Inde (v. 2435), et au moment où le roi, qui est revenu sur ses pas après avoir dépassé les *bonnes Artu*, a dû renoncer à capturer les mystérieux Liotifal. L'espace dans lequel il se déroule

La montaigne fu haute et li vals reonda,
 Devant ne truevent voie, car un point n'en i a ;
 Onques n'i ot si sage, quant il se regarda,

25 — Voir le v. 3202 : *As arbres vos menrons que vos tant desirrés.*

26 — Selon la révélation de l'arbre, la mère d'Alexandre, qui a déshonoré son mari, *De laide mort morra, de li n'iert dels ne plors, / Toute dessevelie gerra es quarrefors, / Ne la verra cil hom qui n'en pregne paors, / Nis li oïsel de l'air la mangeront et ors* (vv. 3818-21).

27 — L'épisode occupe les laisses 148 à 163 de la branche III.

Qui peüst pas savoir par ou il i entra.
 A esplot chevauchierent, ainc nus d'aus n'aresta,
 Toute jor vont entor, onques l'os ne fina
 Dusq'a eure de none, que li solaus torna ;
 Lors revoient lor trace ensi com l'os ala.

(v. 2486-93)

préfigure déjà le caractère totalement circulaire de l'expédition. Il en trace surtout l'essentielle originalité. Conquérir le monde, transgresser les bornes, échapper à son destin et à sa finitude, ne se jouent pas par la force guerrière. C'est en faisant preuve d'une générosité exemplaire, en acceptant de se sacrifier, lui seul, pour que son armée tout entière échappe au renfermement et à la mort, qu'Alexandre peut finalement sortir du cercle scellé par les puissances diaboliques, trouver l'issue du *Val sans retour*.

L'épisode, au reste, n'est pas dépourvu d'ambiguïté. L'épreuve que subit Alexandre, le sacrifice qu'il consent, la solitude à laquelle il se trouve confronté, le combat qu'il doit livrer contre les éléments déchaînés, contre des bêtes monstrueuses et contre un *aversier* qui met davantage à l'épreuve sa sagacité — sa *voisdie* — et sa *clergie*, que sa force²⁸, évoquent à plusieurs reprises la figure d'un Christ rédempteur de l'humanité et font de cet épisode comme une sorte de préfiguration de la Passion et de la Résurrection²⁹. C'est cependant avec l'aide d'un diable — qu'il laissera finalement s'échapper comme il s'y est engagé³⁰ — que le héros découvre et déchiffre l'inscription qui lui permet de sortir du val et de retrouver ses hommes.

En triomphant du « val périlleux », d'un lieu diabolique, mais grâce au diable lui-même, Alexandre marque ainsi les limites mêmes de sa conquête. Triompher de l'Orient ne signifie pas ici le soumettre et le faire sien. Le héros ne saurait encore impunément posséder un espace où la merveille tantôt bascule vers la monstruosité et suscite l'effarement, tantôt s'identifie tout aussi dangereusement à un rêve impie de jouissances éternisées ; où les *petites compaignes*, les ondines qui s'abandonnent si facilement aux soldats de l'armée pour mieux les entraîner sous les eaux³¹, ne sont sans doute que l'autre et terrifiant visage des filles-fleurs. Aussi grand soit-il, Alexandre reste d'autre

28 — Qualités que le diable reconnaît bien volontiers à l'élève d'Aristote : *Alexandre, fait il, molt es plains de voisdie, / Ne te peut engingier ne savoirs ne folie, / Et qui faire le cuide si pense vilonie. / Vois tu la cele porte qui faite est par maistris ? Bien connoistras les letres, car tu ses de clergie* (vv. 2848-52).

29 — Voir surtout dans cette perspective la laisse 158.

30 — Laisse 162, vv. 2861-64.

31 — Voir les laisses 164-166.

32 — On peut en effet penser que, pour une conscience médiévale, Rome évoque autant la cité impériale que la cité de saint Pierre, donc la ville qui durera aussi longtemps que la chrétienté pour paraphraser Chrétien de Troyes.

part un héros païen. La révélation des mystères et la maîtrise du temps, qui feraient de lui l'égal de la divinité, lui sont interdites. Il n'est ni Enéas, celui qui doit fonder la cité éternelle³², ni Galaad, celui qui pourra voir les secrets du Graal. Du moins lui est-il donné, avant de mener à son terme une anabase qui le ramène inexorablement à la cité maudite de Babylone et à sa mort au monde, de traverser vif le premier cercle de l'enfer, le *val perilleus*,

Ahi! val perilleus, plain de dolor mortal,
 La vostre compaignie me dut torner a mal,
 Qui ainc ne pot bone estre a nul home charnal

(v. 2876-78)

et de réapparaître aux yeux de son armée en vainqueur de la mort, semblable à l'escarboucle qui brille au sommet de sa tente et rivalise en éclat avec *l'estoile matinal*³³.

Emmanuèle BAUMGARTNER,
Paris III-Sorbonne nouvelle